

Les Ecrivains face à Trotsky, par Enrique Espinoza

(Notes pour un Essai)

CLT, numéro 11, septembre 1982.

Depuis la mort de Lénine au début de 1924, le nouveau régime, créé à si grand peine par les travailleurs de la vieille Russie, a été quelque chose comme la chambre noire d'un grand duel international avec de grandes projections dans l'histoire contemporaine.

D'un côté, les bureaucrates retors du Kremlin, avec comme icône le « *génial* » Staline, faisant semblant d'adorer le corps inerte du chef exposé sur la Place rouge. De l'autre, un noyau de jeunes révolutionnaires conséquents, dirigés par Léon Trotsky, s'opposant à la dictature personnelle du rusé secrétaire général du parti bolchevique au nom du prolétariat.

Ce duel formidable, au sens militant et polémique du terme, a mené peu à peu au suicide, à l'humiliation, à l'exil et au meurtre de ceux qui avaient été les proches collaborateurs de Lénine, à commencer par sa propre femme, Nadejda Kroupskaïa, et à continuer par Joffé, Rakovsky, Boukharine, Zinoviev et Kamenev, pour ne nommer que les plus connus, pour se terminer avec l'assassinat de Trotsky au Mexique.

Beaucoup plus, sans doute, que ne le prévoyait le premier dirigeant de la Révolution d'Octobre quand il fustigeait dans la revue *Sous la Bannière du Marxisme* les ravages de notre « *véritable bureaucratie russe* » (« *soviétique, bien entendu* », comme il l'ajouta dans une inoubliable parenthèse).

Quelle fut donc la position des écrivains démo-libéraux, amis de l'U.R.S.S. et compagnons de route, comme ils aimaient à s'appeler, durant cet interminable procès de pourriture qui culmina avec l'exécution du maréchal Toukhatchevsky et des autres chefs de l'Armée rouge avant la décapitation du cerveau qui l'avait créée et qui avait toujours été considéré en même temps que comme un révolutionnaire courageux comme un splendide penseur de portée universelle ? Dans le monde entier, l'intelligentsia a d'abord été du côté de Trotsky pour se ranger finalement derrière la bureaucratie soviétique qui dispose de tant d'éléments de séduction et de propagande. Parce que, comme disait Lénine, « *la bureaucratie possède l'Etat en propriété privée* ».

Mais, de même que les millepattes, les bureaucrates tentaculaires ne se meuvent qu'avec une excessive lenteur. Aussi, quand Trotsky fut, paradoxalement, de nouveau déporté en Sibérie, il leur fut impossible de détenir la débordante vague de sympathie pour le héros d'Octobre dans tout le vieil empire des tsars. Et lorsque, l'année suivante, déjà dans l'exil de Prinkipo, à la veille d'avoir cinquante ans, Trotsky mit le point final à la dramatique histoire de sa vie en un volume de plus de 500 pages, l'admiration pour le talentueux auteur persécuté ne connut plus de limites de langue ni de pays.

L'acceptation unanime de *Ma Vie* comme un récit politique d'actualité au moment où la mode est aux biographies romancées de personnages d'autres époques constitue à coup sûr un exploit dans le domaine des lettres modernes. On découvrira bientôt à travers la résonance de sa monumentale *Histoire de la Révolution russe*, que Trotsky, sans train blindé ni commissariat aucun, est encore plus grand, armé de son extraordinaire plume d'écrivain.

Emil Ludwig, qui devait, plus tard, exploiter comme un capitaine d'industrie ses visites à Mussolini, Staline et Roosevelt, essaya alors d'avoir une entrevue avec Trotsky dans l'île de Prinkipo. Par ailleurs, Carl von Ossietzky, le martyr pacifiste, publiait dans son célèbre périodique berlinois, *Weltbühne*, les

prédictions de l'invincible exilé sur la fureur nazie en Allemagne et les moyens de l'arrêter, réunis ensuite dans son célèbre pamphlet *Et Maintenant?*

A Paris, André Malraux, après avoir éprouvé de visu la néfaste politique du Kremlin en Chine, ouvre à Trotsky les portes de la *Nouvelle Revue Française*. De même, aux Etats-Unis, les grandes revues comme *Forum* et *Atlantic* disputent aux petits hebdomadaires comme *The Nation* et *The New Republic* la collaboration prophétique de Trotsky. Néanmoins son signal d'alarme n'est pas entendu de la majorité des ouvriers d'Europe et d'Amérique peu à peu domestiqués par leurs chefs avec les virages incessants de Moscou. Mais, même après la catastrophe allemande sans combat et le retour de Trotsky de Copenhague en France (il avait fait à Copenhague une conférence véritablement magistrale sur la Révolution d'Octobre aux étudiants socialistes), les écrivains ne cèdent pas du tout à la campagne toujours plus venimeuse des bureaucrates russes. Même le pape des « *jeunesses* », Romain Rolland, écrit, une année avant son voyage triomphal en U.R.S.S., au moment où le gouvernement français expulsait Trotsky de Barbizon :

« Ce sera l'opprobre éternel de la démocratie française qu'elle ait refusé à Trotsky l'asile qu'il était venu lui demander. C'est la honte de l'Europe que la Turquie lui donne une leçon d'honneur et de dignité ».

Romain Rolland, de même que nombre de ses compagnons les plus proches, n'allait pas tarder à changer ce message pour un autre, conforme à Moscou.

Il est évident que Trotsky, fidèle à son parent éloigné de *L'Ethique 2*, dont il aimait à répéter le plus sage des aphorismes, n'exècre ni ne déplore la basse condition humaine des intellectuels et politiciens embourgeoisés ou sortis de la bourgeoisie avec un aller-retour.

Passant par le port d'Anvers, le grand ironiste avait déjà eu l'occasion d'écrire au Premier Vandervelde une belle lettre de réponse à une autre que ce dernier lui avait envoyée, une décennie auparavant, aux temps de l'héroïque justice soviétique, quand Vandervelde s'était rendu en Russie pour défendre ses coreligionnaires social-démocrates dans le procès pour l'attentat contre Lénine.

Plus tard, deux années d'asile « *socialiste* » en Norvège, où Trotsky achève *La Révolution trahie* et le premier volume de sa magnifique biographie du jeune Vladimir Illitch Oulianov, confirment son idée du rôle joué par les social-démocrates même quand ils sont en majorité dans un gouvernement bourgeois. Parce qu'à la fin, la bureaucratie soviétique arrive à s'entendre avec celle de Norvège pour expulser Trotsky en défense de la liberté du commerce...

En dehors d'un poète ou d'un autre, aucun titulaire du prix Nobel ne fit entendre cette fois sa protestation. Mais avant de s'embarquer définitivement pour le Mexique grâce à la générosité du Président Cardénas qui ne s'était jamais mis d'étiquette socialiste ou socialisante, Trotsky eut avec un ministre norvégien un curieux dialogue littéraire qu'il vaut la peine de copier in extenso selon ses propres souvenirs et sa version ;

*« Les Norvégiens sont à juste titre fiers d'Ibsen, leur poète national. Ibsen fut, il y a trente-cinq ans, ma grande admiration. Je lui consacrai l'un de mes premiers articles. Au pays du poète, dans une prison démocratique, j'ai relu ses drames. Bien des choses m'y paraissent naïves et vieillies. Mais combien de poètes d'avant-guerre subissent victorieusement l'épreuve du temps ? Toute l'histoire antérieure à 1914 nous apparaît aujourd'hui un peu simple et provinciale. Ibsen pourtant me sembla plein de fraîcheur nordique et attirant. Je relus avec plaisir *L'Ennemi du Peuple*. La haine d'Ibsen pour la bigoterie protestante, la stupide médiocrité, l'hypocrisie rassise, me fut plus compréhensible depuis que je connaissais le premier gouvernement socialiste de la patrie du poète. Le ministre de la Justice m'ayant fait, à Sundby, une visite inattendue, me répliqua :
Ibsen, on peut l'interpréter de bien des façons ! »*

« De quelque façon qu'on l'interprète, il sera toujours contre vous ! Souvenez-vous du bourgmestre de L'Ennemi du Peuple! »

« Vous pensez que c'est moi ? »

« En mettant les choses au mieux, Monsieur le Ministre, votre gouvernement a tous les défauts des gouvernements bourgeois sans en avoir les qualités ».

« Nous avons fait une sottise en vous accordant un visa », me dit sans façon le ministre de la Justice vers la mi-décembre.

« Et cette sottise, vous vous préparez à la réparer en commettant un crime ? Franchise pour franchise. Vous agissez à mon égard comme Noske et Scheidemann à l'égard de Liebknecht et de Rosa Luxembourg. Vous frayez la voie au fascisme. Si les ouvriers de France et d'Espagne ne vous sauvent pas, vous serez, vous et vos collègues, des émigrés, dans quelques années tout comme vos prédécesseurs social-démocrates ».

Malheureusement cette dernière prophétie s'est réalisée au pied de la lettre, car les socialistes norvégiens, comme leurs coreligionnaires français, espagnols, tchécoslovaques, n'ont pas assimilé la leçon allemande de 1933 avant d'en avoir souffert dans leur propre chair. Ils étaient plus faits pour suivre la politique de zigzags de Staline que la pensée droite de Trotsky.

Pendant ce temps, comme certains lettrés à la parole facile, ces poltrons social-démocrates rêvaient de vaincre le fascisme international par des discours nationalistes. Et ils n'hésitaient pas pour cela à se joindre aux persécuteurs du Kremlin, taisant leurs crimes en hommage à l'unité et allant jusqu'à faire cause commune avec la bureaucratie russe non contre ses véritables ennemis capitalistes, mais contre l'unique adversaire indomptable que Moscou accusait alors d'être un agent de Hitler[...]

L'hostilité contre Trotsky augmentait à chaque défaite de la bureaucratie russe qui, par séduction et promesses, avait gagné les romanciers les plus connus à être les porte-parole de ses mots d'ordre. C'est à peine si l'on peut mentionner parmi les exceptions antérieures au pacte nazi-soviétique le cas extraordinaire de Silone qui rendit publique une « *Lettre à Moscou* » dans laquelle il renonçait à la traduction et à l'édition de ses livres en U.R.S.S. au prix d'une obéissance servile. Mais les plus connus suivirent l'exemple de Barbusse, cachant la vérité ou la déformant pour soumettre au mot d'ordre de la main tendue au Pape... et du poing à Trotsky.

Il ne m'a été possible d'observer un état d'esprit semblable que dans l'entourage de certains dirigeants ouvriers, particulièrement celui du Mexique **3** qui, revenu d'U.R.S.S. a dirigé, avec la bénédiction de ses collègues de Paris et de New York, la campagne insidieuse contre Trotsky dans le pays même qui lui donnait asile. Ce « *Licencié et Docteur universitaire* » (ainsi, en majuscules, comme il se laissait appeler dans l'organe mensuel de la C.T.M., en plus de « *Maître de la nouvelle génération* » et d'« *Eminent philosophe* », etc.. etc.) envoyait en même temps une « *Lettre ouverte à Jésus-Christ* ». Et, pour que rien ne manque, il faisait publier sur une page entière son effigie authentique de penseur cinématographique.

Trotsky avait beaucoup de motifs de mépriser ce type d'intellectuel et dirigeant ouvrier chargé de préserver « *le lien spontané et presque biologique avec le gouvernement mexicain* » selon l'aveu même de l'ambitieux ventriloque. Il le fit effectivement dans un pamphlet formidable. Avec tout cela, quand j'eus le privilège de rendre visite à Trotsky, dans la maison de Frida Kahlo, à Coyoacán, loin de me parler contre lui, il me fit l'éloge le plus chaleureux de John Dewey qui, à la tête de la commission d'enquête de New York sur les procès de Moscou, l'avait déclaré innocent de tous les crimes que lui attribuaient ses détracteurs, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Je me souviens particulièrement de la satisfaction avec laquelle il me raconta le travail minutieux auquel s'était livré le grand penseur américain pour vérifier une à une toutes les citations de Lénine contenues dans son *Histoire de la Révolution russe*. Trotsky n'avait pas indiqué l'origine précise de ces citations, pour des raisons d'espace, d'esthétique et de bonne foi. A son avis, le vieux Dewey, malgré ses quatre-vingts ans, fut le plus actif et le plus efficace

des membres de la commission qui l'interrogèrent au Mexique. Trotsky était très reconnaissant à ce « *libéral rare et honnête* », mais sans cesser pourtant de se sentir son adversaire idéologique. C'est pour mieux souligner l'attitude exceptionnelle du philosophe qu'il me fit savoir les hésitations et les ruses d'autres écrivains éminents du Nord vis-à-vis de lui. Informé par Rivera que l'un d'entre eux était mon ami [4](#), Trotsky eut la finesse de m'expliquer sans aigreur le cours des deux rencontres qu'il lui avait accordées pour conclure dans un français aussi précis que catégorique :

« *C'est un Zola raté, votre ami. C'est un Zola raté* ».

Dans presque toutes nos conversations, Trotsky parlait du rôle qui incombait aux écrivains dans la lutte pour un monde meilleur. Il était convaincu que la nouvelle guerre mondiale, inévitable à son avis, en finirait avec la bohème fumeuse des cafés. Pour ma part, je ne croyais pas nécessaire d'observer que les romanciers russes les plus conscients du siècle passé, Tourgueniev, Dostoïevsky, Tolstoï n'étaient précisément pas sortis de là. Sur le dernier de ces grands esprits, je gardais fraîche dans ma mémoire l'idée de Trotsky lui-même dans son incomparable *Vie de Lénine* de montrer les fonctions opposées accomplies par les idées tolstoïennes dans les différentes couches de la société (une idée aussi originale a été développée par Stefan Zweig dans une brève introduction à la pensée de Tolstoï où il reconnaît combien l'illustre comte anti-révolutionnaire a ouvert la voie à Lénine et à Trotsky). Mais, à propos de Tourgueniev, je me permis de montrer à Natalia Sedova un article de moi qui avait été publié dans *La Nación* de Buenos Aires, non pas pour une phrase aimable sur elle qui avait eu dans sa jeunesse la même admiration que Lénine, mais pour une intuition géniale de l'immense romancier russe dans une lettre en français à Madame Viardot. Trotsky, après avoir lu le texte de ma citation, ne dissimula pas son étonnement devant ces phrases de l'auteur des *Eaux Printanières* :

« Tandis que, dans le temps de crise et de transition où nous vivons, toutes les œuvres artistiques ou littéraires ne représentent tout au plus que les opinions, les sentiments individuels, les réflexions confuses et contradictoires, l'éclectisme de leurs auteurs ; la vie s'est éparpillée, il n'y a plus de grand mouvement général excepté peut-être celui de l'industrie qui, considérée sous le point de vue de la soumission progressive des éléments de la nature au génie de l'homme, deviendra peut-être la libératrice, la régénératrice du genre humain. Aussi, à mon avis, les plus grands poètes contemporains sont les Américains qui vont percer l'isthme de Panama et parlent d'établir un télégraphe électrique à travers l'Océan. Une fois la révolution sociale consommée — vive la nouvelle littérature... »

Pour étrange et extraordinaire que cela puisse paraître à côté des lieux communs diffusés par la presse universelle qui continuait de voir en Trotsky seulement le héros d'Octobre, je puis assurer en toute certitude et non pour faire l'original comme certains journalistes, que le vieil exilé, si jeune d'esprit, vivait plus dans le présent et l'avenir de la révolution qu'en son hier glorieux surtout après avoir terminé sa grande œuvre historique.

Au sujet des opinions représentatives des écrivains modernes européens et américains sur les causes de la dégénérescence des Russes au contact de la justice thermidorienne, Trotsky savait tout ce qui valait la peine de ne pas être ignoré. Ainsi je me souviens qu'il eut la gentillesse de m'offrir le dernier volume de la série romanesque publiée alors par Jules Romains. Il estimait le don de narrateur du fameux écrivain français, mais un détail absurde dans le portrait de Lénine à Paris l'avait conduit à se méfier de sa perspicacité psychologique. Il pensait écrire un article à ce sujet, mais je crois qu'il n'est pas arrivé à réaliser cette intention, à moins qu'il se limite à quelques lignes dans la deuxième partie de sa biographie du dirigeant rouge. En formulant opportunément cette critique, Trotsky avait mis bien des gens sur la piste du dualisme que dissimulait Jules Romains et que le grand public vient seulement de découvrir après *Les Sept Mystères*... (Il en dit néanmoins quelque chose dans son remarquable article sur Jean Malaquais, écrit avant que cet auteur reçoive le prix Goncourt pour son roman *Les Javanais*.)

Le portrait le plus lucide et le plus lapidaire de l'intellectuel qui poursuit l'héroïsme, une proie dans la grande chasse du monde moderne, je l'ai entendu faire par Trotsky de vive voix à propos de l'avant-dernière volte-face de Malraux. Il semble que sa confiance se tournait vers les jeunes écrivains nord-américains. Les plus responsables d'entre eux avaient déjà brisé tout lien avec la bureaucratie russe, renonçant à ses faveurs. Les autres, et aussi les laquais les moins scrupuleux, finiraient par sauter du fourgon stalinien dans le prochain virage.

Trotsky a réussi à assister du haut de sa grande tour à la honteuse débandade des intellectuels antifascistes après la signature du pacte d'amitié entre Hitler et Staline, qu'il avait également annoncé avec pas mal d'avance. La grave déviation théorique et le désespoir déjà indissimulable se sont rapidement traduits chez les plus fanatiques en une espèce de rancœur secrète contre le solitaire de Coyoacán. Surtout au Mexique où paraissait en castillan une petite revue d'une grande portée historique significativement appelée *Clave* (Clé) qui démasquait les acteurs indigènes de la tragique farce internationale. C'est ainsi que survint la première tentative d'assassinat à la mitrailleuse dirigée par un peintre excessif et fanfaron, dans laquelle un des gardes de Trotsky mourut victime de son devoir. Heureusement, les sicaires de Staline échouèrent cette fois dans leur grande entreprise. Mais le père « *génial* » des « *ingénieurs des âmes* », suivant la tactique du cheval de Troie préconisée par son porte-voix bulgare, avait déjà à sa disposition à Coyoacan un autre vengeur, contrebandier de son métier. Et, trois mois après le premier attentat, Trotsky tomba dans son propre bureau sous le coup criminel d'un piolet. Le correspondant du Christ au Mexique s'empressa de se laver les mains comme Pilate. Les quotidiens de Moscou et ceux qui étaient à ses ordres, en Russie et au-dehors, donnèrent l'information en six lignes injurieuses. Mais le Président Cárdenas eut le mérite de qualifier en justicier les instigateurs les plus proche du crime. Le peintre d'hier qui s'était caché, fut arrêté et ses complices matériels et moraux qui étaient toujours au service de quelque chose ou de quelqu'un se tournèrent contre Cárdenas avec la même impudeur avec laquelle ils avaient auparavant adulé Roosevelt (ces journalistes à tout faire qui gagnaient leur pain les dernières armées en insultant Trotsky, espéraient tout maintenant de l'anti-impérialisme qu'hier encore ils arrangeaient en donnant à Roosevelt la barbe de Whitman 5).

J'ai rappelé ailleurs les paroles de Marx à Engels déplorant la mort du jeune poète Georg Weerth 6 à La Havane en 1863: « *Nous connaissons le rôle que joue la bêtise dans les révolutions et comme elle est exploitée par les sans-vergogne* ». Celle des Russes, qui est le maillon le plus fragile de toutes, bien que pas la moins importante dans la chaîne internationale, n'a échappé pas à la courtoisie des médiocres.

Quant aux grands ducs de la littérature qui existent aussi en exil, beaucoup ont préféré se placer au-dessus du bien et du mal. Sous le prétexte que Trotsky, à la place de Staline, serait tombé dans les mêmes excès, ils réduisent leur méthode critique à une simple question personnelle, étrangère à leur point de vue élevé. « *Si le nez de Cléopâtre* » ... arguent les plus profondes d'entre eux avec leur superficielle érudition. Et l'un d'eux, Feuchtwanger, l'auteur de l'équivoque *Le Juif Süß* 7 a écrit littéralement : « *Si Alcibiade a eu recours aux Perses, pourquoi Trotsky n'aurait-il pas eu recours aux fascistes ?* »

Pour ne pas sortir du domaine de la littérature, le fait concret que, depuis la mort brutale de Gorky, le monde n'a plus entendu d'autre voix russe en littérature, ne semble rien dire à ces substituts volontaires. Au contraire, ils vont jusqu'à justifier ainsi la haine à mort de Staline pour Trotsky. La lutte titanique du dernier survivant d'une génération révolutionnaire qui avait bouleversé le monde en se battant seule contre une bourgeoisie capable de s'allier aux tyrans les plus sanguinaires pour sauver ses dividendes, n'avait pas de valeur suffisante aux yeux de pareils philistins. Ainsi put-on préparer le crime dans l'indifférence des uns et la couardise des autres, sans d'autres obstacles que quelques protestations provoquées par le tumulte de la bassesse organisée en centre démagogique de propagande.

Le changement de front opéré en politique internationale avec la signature du pacte nazi-soviétique a précipité sans aucun doute la crise définitive du monde bourgeois et de ses profiteurs en tout genre; elle n'en a pas été la cause. C'est la boue qui a apporté la boue.

Quand l'Allemagne envahit la Pologne et que l'Armée rouge, de son côté, entra pour occuper la partie orientale du pays vaincu, Trotsky écrivait un de ses meilleurs essais polémiques sous le titre *L'U.R.S.S. en guerre*, qui, avec sa froide analyse, a déconcerté non seulement ses adversaires mais aussi quelques-uns de ses partisans. Dans cet article, Trotsky s'engageait à traiter à part la question de l'interrelation qui existe entre la classe ouvrière et sa direction. Il n'est pas arrivé à l'écrire ; mais, suivant son habitude, il a dit au passage ce qui était le plus indispensable dans le même article. Deux années avant, il l'avait déjà exprimé dans sa lettre à *Partisan Review*: « *La véritable crise de la civilisation est avant tout la crise de la direction révolutionnaire* ». Et dans quelques notes posthumes sur la tragédie espagnole ⁸ il a ébauché une fois de plus ce thème sous forme pratique. Sans doute, Trotsky avait encore beaucoup à ajouter, en marge de la débâcle française, car personne mieux que lui n'assumait la responsabilité d'être l'interprète de la classe ouvrière dans le gouffre où l'avait conduite la politique de Staline et les « *grands démocrates* ». C'est pourquoi, depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler, dont il fut le premier à expliquer en profondeur le « *national-socialisme* », le maître se dépassait dans chaque étude sortie de sa plume, affinant comme un artiste la peinture exacte de la réalité internationale. C'est avec raison que l'historien allemand Arthur Rosenberg ⁹ relève en Trotsky « *le plus grand écrivain politique de notre temps* ». Il l'a été en effet, depuis 1905, l'année où il exposa son audacieuse théorie de la « *révolution permanente* », confirmée de fait dans les premiers postes de combat en 1917 et acceptée officiellement en U.R.S.S. jusqu'à la mort de Lénine. Que Trotsky l'ait défendue, jour après jour, au péril de sa vie comme toujours, cependant que quelques-uns de ses vieux compagnons se couvraient d'ignominie en capitulant devant la bureaucratie, et que d'autres, venus plus tard, désertaient vers un ailleurs métaphysique, ne fait que confirmer l'unité parfaite de son action et sa pensée.

En vérité, Trotsky n'a jamais perdu le pouvoir, parce qu'il était encore suivi — même si c'était avec un certain recul — à l'intérieur même de la Russie. Pendant les dernières années, la politique de Staline a tourné autour du « *trotskyisme* » tant de fois liquidé et toujours vivant.

Les écrivains qui ont admiré ouvertement ou en secret le génie littéraire de Trotsky n'ont pas su — sauf rares exceptions — voir dans le grand exilé plus qu'un symbole quelquefois contraire à leur tâche bien inutile de médiateurs oscillant comme les pendules, collés à l'oreille d'un ministre ami. Un exemple typique nous en est offert par le craintif ambassadeur de la bourgeoisie française à Berlin disant à Hitler à la veille du début de la deuxième guerre mondiale : « *Mais Staline joue double jeu. Le vrai vainqueur sera Trotsky* ». A quoi Hitler ne put rien moins que répondre, comme s'il le tenait pour acquis : « *Je le sais* ». Dialogue inouï, enregistré littéralement dans le Livre Jaune du gouvernement Daladier, que Romain Rolland vient d'appeler « *mon Premier* », et que Trotsky a commenté d'une seule phrase avec sa précision coutumière : « *Ces messieurs aiment donner le nom d'une personne au spectre de la révolution* ».

Personne, en effet, ne l'a étudiée dans les pays « *démocratiques* » ces dernières années, où l'on ne parlait pas d'elle, mais de Trotsky, qui l'incarnait à travers sa vie et son œuvre, comme aucun autre homme de son temps.

Ce n'est pas le lieu de passer en revue dans ces pages l'arsenal des idées développées par Trotsky en plus de vingt volumes, sans compter ses innombrables brochures, pendant qu'il était poursuivi par le même ennemi implacable qui s'était infiltré parmi les siens et ses collaborateurs les plus proches. Pour le style, j'ai essayé de faire un article dans *Repertorio Americano* pour le 60e anniversaire de la naissance du maître. Il va paraître prochainement, entièrement refondu, dans mon livre *De Heine à Trotsky*. Maintenant la synthèse définitive n'est pas encore possible.

Le poète Marcel Martinet conclut ses souvenirs de Trotsky à Paris ¹⁰ en évoquant un bref récit intitulé « *La famille Declerc* » que le jeune révolutionnaire avait écrit au début de la première guerre, à Sèvres, pour montrer à quel point Trotsky était « *capable de sentir et d'exprimer la douleur des hommes et des*

femmes harassés par la guerre impérialiste ». Suivant son exemple, je vais terminer ces notes par une simple allusion au bref article écrit par Trotsky pour ce pauvre gamin juif de Pologne, nommé Grynszpan qui dans son désespoir, tua à Paris un fonctionnaire nazi **11**. Comme tous les grands essais, y compris *La Lutte de Classes en France* **12** jusqu'à *La Pensée vivante de Marx* en passant par *Leur Morale et la Nôtre*, cette rapide note marginale révèle le sentiment authentique de Trotsky devant la vie.

Le jour où une nouvelle jeunesse soviétique — libre de la tyrannie stalinienne qui fut imposée à ses pères au prix de purges interminables et d'épurations de « *trotskyistes* » — découvrira dans sa propre langue l'héritage spirituel que Trotsky lui a laissé en exil pour pousser de l'avant la Révolution d'Octobre, son nom viendra occuper en Russie également la place qu'il occupe conjointement à Lénine dans l'histoire du monde, malgré tous les auteurs à succès qui ont aidé le G.P.U. dans sa campagne infâme de falsification et de meurtre.

Notes :

1. Samuel Glusberg, dit Enrique Espinoza (né en 1898), né en Argentine dans une famille très riche, vécut la plus grande partie de sa vie au Chili, où il édita notamment la revue *Babel*. Il rendit visite à Trotsky dont il rêvait d'écrire une biographie. Son cercle, où brillait notamment l'anarchiste Lain Diez, fut un centre de vie intellectuelle en Amérique latine. L'article ci-dessus, intitulé « *Los Escritores frente a Trotsky. Notas para un Ensayo* », a paru dans un numéro spécial de *Babel*, 20e année, vol. 2, janvier/avril 1941, d'hommage à Trotsky auxquels collaborèrent également Luis Franco, Carlos Montenegro, James T. Farrell, Dwight Macdonald et Edmund Wilson. Il est traduit ici du castillan.
2. Allusion à Spinoza et à son aphorisme : « *Ni rire ni pleurer, mais comprendre* ».
3. Allusion au secrétaire général de la C.T.M. Vicente Lombardo Toledano (cf. n.9 p.70).
4. Il s'agit de Waldo Frank (1889-1967) ancien compagnon de route, qui refusa de joindre la commission dont il estimait que sa composition ne donnait pas de garanties d'objectivité.
5. Il s'agit du poète libertaire Walt Whitman (1819-1895), immortalisé avec sa longue barbe blanche.
6. Georg Weerth (1822-1856), écrivain et journaliste, lié à Heine, Freiligrath, Lassalle, dans les années 30, avait collaboré en 1848 à la *Neue Rheinische Zeitung*, où il s'était lié à Marx et Engels. Après la défaite de la révolution en Europe, il s'était lancé dans les affaires sans renoncer à ses idées politiques et était mort à La Havane de la fièvre jaune.
7. Lion Feuchtwanger (1884-1958) avait également « témoigné » de la validité à ses yeux des « aveux » des accusés de Moscou.
8. « *Classe, Parti et direction* », notes inachevées publiées après sa mort, cf. *La Révolution espagnole*, pp. 555-570.
9. Il s'agit d'un professeur d'histoire ancienne, ancien dirigeant du K.P.D. et d'une de ses tendances « de gauche », Arthur Rosenberg (1889-1943).
10. Marcel Martinet (1887-1944), écrivain révolutionnaire, ami de Trotsky depuis la guerre, où il l'avait connu à Paris, avait écrit ses souvenirs sur Trotsky pendant la guerre dans *Les Humbles* N° 5/6 de mai-juin 1934.
11. Le jeune juif polonais Herschl Grynszpan (1922-194?), bouleversé par la violence antisémite en Allemagne hitlérienne, avait abattu à coups de revolver le conseiller von Rach, de l'ambassade allemande à Paris, le 7 novembre 1938. L'article en question avait paru en castillan dans *Clave* n° 6 du 1er mars 1939.
12. Enrique Espinoza fait sans doute allusion à *Où va la France ?* recueil d'articles de la période 1934-1936 édité en 1936.